

Vanguélis Hadjivassiliou, «Une étude qui va au fond des choses (Έρευνα στα Βαθιά) : Agori Grekou, La Poésie pure en Grèce. De Solomos à Séféris : 1833-1933 - Athènes, éd. Alexandria, 2000, 398 pages», revue *Entefktirio*, no 55, octobre-décembre 2001.

Bien que la poésie pure ait, en Grèce, occupé plusieurs générations de poètes (disons depuis le milieu du 19^e siècle jusqu'à la génération de 1930, pour reprendre un découpage de pure forme), elle n'a jamais été appréhendée par la recherche moderne en tant que phénomène global et circonscrit dans le temps et l'espace. Une lacune qui pourrait être imputée au fait que la poésie pure s'est rarement manifestée suivant une ligne nettement et méthodiquement tracée : en effet, même les symbolistes, qui se meuvent tout naturellement dans ses eaux, privilégiaient des priorités autres (extérieures, habituellement). En ce sens, le travail d'Agori Grekou non seulement part littéralement de rien, mais traite d'un matériel extraordinairement disparate et difficile d'accès, qui dans nombre de cas, interfère avec des problèmes totalement différents et souvent contradictoires. Et l'on est vraiment frappé de voir que dans son appréciation finale tout comme au fil de son cheminement, l'étude de Grekou parvient à décrire longuement la poésie pure, et à la replacer dans son contexte historique et littéraire, nous signifiant en conclusion (sans laborieux retours en arrière ni schématisations a priori) l'impact spécifique qu'eut celle-ci sur la genèse et la formation de la poésie néohellénique.

Il y a sept ans déjà, Grekou avait effleuré la question avec l'édition des *Poèmes (Τα Ποιήματα)* d'Apostolos Mélachrinou (Hestia, 1994), où elle identifiait la poésie pure (au niveau individuel, s'entend) à ce qui est sans doute la seule forme non mitigée qu'elle ait connue en Grèce. Le livre que nous avons entre les mains s'ouvre d'emblée sur une perspective panoramique, partant de l'art pour l'art,

Gautier, Lamartine, Poe, Baudelaire, l'Abbé Bremond et Valéry (autrement dit tous ceux qui ont préparé et consacré le culte du mot, affranchi de toute dépendance, ainsi que de la poésie musicale), jusqu'à leurs émules de toute sorte en Grèce - depuis Dionysios Solomos, Kostis Palamas et Mélachrinou jusqu'à Angélos Sikélianos, Cléon Paraschos et Georges Séféris. Et au fil de ce parcours, le lecteur attentif peut, à mon sens, suivre de près les étapes successives parcourues par les poètes grecs en matière de poésie pure, de même que les liens de puissant désir ou d'obscur rejet qu'ils nouent parfois avec elle, sans jamais pour autant rallier tous ensemble et complètement ses rangs. Ainsi, lorsque Palamas écrit *Le Palmier (Η Φοινικιά)*, il atteint sans l'ombre d'un doute au sommet de son art, mais c'est pour mieux renouer plus tard avec la vision idéale du poète nationalement engagé. Séféris, pour sa part, fait ses premières armes dans la poésie pure mais à l'époque déjà, il n'en est pas moins convaincu qu'il ne doit laisser personne le compter parmi ses adeptes. Quant à Mélachrinou, il s'applique avec une passion sans égal à obtenir une sonorité musicale sans défaillance, un choix dont il paiera lourd le tribut au niveau du résultat, poétiquement parlant. Sikélianos lui non plus, me dis-je en lisant les passages que lui consacre Grekou, ne pourra rester jusqu'au bout un poète lyrique à part entière et exempt de toute autre influence ; quant à Paraschos, il manque, en tant que créateur, de l'étoffe qui eût pu offrir, dans la pratique, un exutoire à l'amour tout théorique qu'il voue à la poésie pure.

Certes, je lis l'essai de Grekou à ma façon et prolonge comme bon me semble certaines de ses conclusions. Au demeurant, je ne pense pas en trahir l'esprit en affirmant que ce qui demeure au bout du compte parfaitement tangible et clair, dans ce cheminement de la poésie pure en terre grecque, c'est l'œuvre de Solomos. Et c'est du reste à dessein que l'auteur de cet essai place en exergue de

son ouvrage ce vers d'une saisissante musicalité : «αλλ' ήλιος, αλλ'άορατος αιθέρας κοσμοφόρος» (*Les Libres Assiégés*, C, 4/Οι Ελεύθεροι πολιορκημένοι, Γ', 4). Solomos, comme elle le souligne dans sa conclusion, fut une figure centrale dans l'histoire de la «poésie pure» grecque, incluant la perfection et la pureté à l'intérieur de la manière fragmentaire qui est la sienne. Ses choix, ses recherches et son habileté ont déterminé dans une large mesure le cheminement ultérieur du lyrisme le plus pur qui, pour évoluer vers une expression plus moderne, abstraite et impersonnelle, aurait peut-être besoin d'un vers plus bref que celui de quinze syllabes. Et s'il faut revenir à Palamas et à Séféris, l'un et l'autre comprennent comme il se doit cette nécessité : Palamas choisit le vers de treize syllabes pour *Le Palmier* (*Η Φοινικιά*) et Séféris abandonne le vers de quinze pieds du *Discours d'amour* (*Ερωτικός λόγος*) pour celui de onze syllabes de la *Citerne* (*Στροφή*) - au demeurant, l'intérêt de l'un comme de l'autre va aussitôt se porter dans une autre direction. Et dans un tel contexte, il me semble judicieux de retenir de la conclusion cette toute dernière remarque : *La «poésie pure» la plus objective, la plus abstraite n'a pas donné en Grèce de «purs» produits analogues à ceux que nous ont offerts Mallarmé et Valéry ; disons plutôt qu'elle a porté ses fruits les plus féconds en se conjuguant avec d'autres tendances modernistes, dans l'œuvre de Séféris, d'Élytis principalement, voire d'Engonopoulos.*

Toute recherche se doit de considérer et de reconnaître la réalité de son objet, sans se laisser entraîner par la peine effective et la tension intellectuelle sans lesquelles elle ne saurait être menée. Et c'est précisément ce que fait Grekou, en apportant des témoignages à une cause qui n'a, semble-t-il, jamais occupé dans la poésie néohellénique une place cruciale. Une cause qui pourtant, - est-il encore besoin de le redire ? - a déterminé le parcours de Solomos, a joué son

rôle dans l'œuvre de certains de ses épigones majeurs, et a alimenté bien d'autres débats critiques dans les premières décennies du 20^e siècle (comme le note Grekou, *outre l'exigence de pureté musicale, la critique formule son point de vue sur d'autres questions cruciales en poésie: la limpidité et l'hermétisme, l'obscurité et la logique, le lyrisme et le prosaïsme, la poésie et la prose, la versification rigoureuse, les «accents naturels» (φυσικός τόνος) et la «cadence libre» (ελεύθερος ρυθμός)*). Tout cela suffit, me semble-t-il, à rendre justice à une recherche qui révèle, si je puis le dire ainsi, une composante jusqu'alors insoupçonnée de la modernité dans le corpus de la poésie néohellénique et rend clairement et parfaitement compte des conditions de son émergence et de sa naturalisation ou de sa consécration.

Trad. Jeanne Roques-Tesson